

*Patrick de Laubier*

Université de Genève

Uniwersytet w Genewie

**SOLOVIEV ET MARITAIN – PENSEURS DE L'ÉTHIQUE****Sołowiow i Maritain jako myśliciele etyczni****Soloviev i Maritain – Thinkers of the Ethics**

Słowa kluczowe: dobro moralne, etyka społeczna i polityczna, chrześcijaństwo.

Key words: moral right, social and political ethic, Christianity.

**Streszczenie**

Włodzimierz Sołowiow i Jacques Maritain są odrębnymi przedstawicielami dwudziestowiecznej filozofii chrześcijańskiej, którzy w centrum swoich zainteresowań stawiali dobro moralne. Cechą wspólną ich twórczości jest ścisły związek, jaki przydzielali filozofii i teologii w refleksji moralnej, co jest bardziej widoczne w filozofii Sołowiowa. Jednocześnie starali się aplikować zasady moralne do życia społeczno-politycznego. Rosyjski myśliciel starał się przeciwstawić wzrastającemu wpływowi marksizmu w Rosji, natomiast Maritain budował wizję humanizmu integralnego, którego celem było połączenie współczesnej demokracji z wartościami chrześcijańskimi.

**Abstract**

Włodzimierz Sołowiow and Jacques Maritain are distinct representatives of twentieth-century christian philosophy. Both of them were mostly interested in moral right. What they have in common in their creation is the connection between philosophy and theology in a moral thought, which is better visible in Soloviev's philosophy. Simultaneously they tried to apply moral rules to socio-political life. Russian thinker tried to oppose rising influence of communism in Russia, whereas Maritain was constructing a vision of the integral humanism, which was made to connect modern democracy with Christian values.

Vladimir Soloviev (1853–1900) et Jacques Maritain (1882–1973) sont deux philosophes chrétiens de race, qui ont laissé des œuvres considérables par leur originalité, leur profondeur et la qualité du style. Nous ne retiendrons ici que la philosophie morale, qui occupe une place centrale dans leurs réflexions. Soloviev est un orthodoxe convaincu, en difficulté chronique avec les autorités politiques tsaristes auxquelles l'Église russe était soumise. Sa philosophie religieuse qui mêlait philosophie et religion, prit parfois les traits d'une gnose chrétienne.

Maritain, qui se convertit en 1906 au catholicisme, avait épousé une juive russe et son catholicisme ne connut aucun fléchissement au point que sa propre évolution vis-à-vis des affaires du monde anticipa et influença celle de l'enseignement de l'Église catholique au lendemain de Vatican II.

Les deux philosophes, on l'a noté, sont chrétiens et s'accordent pour donner au *Bien* une place centrale dans leur philosophie morale. C'est la volonté de faire le bien qui fait la moralité d'un acte et cette action est conforme à la raison. L'un et l'autre voient dans le christianisme, dans le Christ, la force qui permet à la moralité de trouver un achèvement que ni Platon ni Aristote n'envisageaient. Soloviev est plutôt platonicien et Maritain, thomiste original, se réfère plus volontiers à Aristote.

On peut voir dans ces deux auteurs deux figures caractéristiques du génie oriental et du génie occidental issus de la tradition gréco-romaine où a pris naissance le christianisme.

La Chine et l'Inde offrent des perspectives très différentes et les deux philosophes ont pris soin de se renseigner sur ces cultures qui n'ont bénéficié ni du „miracle grec”, ni de l'annonce de l'Évangile.

Soloviev veut donner à la philosophie morale une base rationnelle qui puisse aussi intégrer les valeurs religieuses dont le christianisme, pour lui, est le sommet. Le Christ Dieu-homme représente alors „l'idéal-réalisé”. Il distingue trois sentiments fondamentaux, pudeur, pitié et piété qui constituent la structure naturelle de la morale<sup>1</sup>: „Le vrai commencement du perfectionnement moral consiste dans les trois sentiments fondamentaux, qui sont inhérents à la nature humaine et forment sa vertu naturelle: le sentiment de la pudeur, qui sauvegarde notre dignité supérieure à l'encontre des usurpations des instincts animaux; le sentiment de pitié qui établit une égalité intérieure entre nous et les autres; et finalement le sentiment religieux, dans lequel s'exprime la reconnaissance par nous du Bien suprême”<sup>2</sup>. Ce perfectionnement moral est une œuvre à la fois personnelle, familiale et collective c'est „la préparation de l'humanité à l'ordre moral absolu ou au Royaume de Dieu”.

Philosophie et théologie sont associées et même unies plus que distinguées. Son style apparemment limpide n'est pas toujours clair car Soloviev qui a beaucoup lu utilise de multiples sources dans l'élaboration de sa *somme* éthique. Il se propose d'en faire la synthèse en théologien plutôt qu'en philosophe: „La réalité de la Divinité n'est pas une déduction de l'expérience religieuse, mais elle en est le contenu il y a Dieu en nous-donc II existe”<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> On sait que Soloviev vécut une année à l'académie théologique de St Serge et sans devenir lui-même moine, il transpose les trois vœux monastiques dans sa philosophie morale: la chasteté devient pudeur, pauvreté, pitié et obéissance piété.

<sup>2</sup> V. SOLOVIEV, *La justification du bien* (1897), Paris 1997, p. 470.

<sup>3</sup> Ibidem, p. 168.

Au fond ce platonicien chrétien élabore une scolastique, ou système organique, en utilisant non pas Aristote, mais la philosophie moderne avec Kant, Schelling et une lecture personnelle d'Auguste Comte (christianisé)<sup>4</sup>. Dans les *Leçons sur la divino-humanité* (1878–1880), il parlait de la Sophia comme „humanité idéale et accomplie, éternellement contenue dans l'être divin intégral, c'est-à-dire dans le Christ”<sup>5</sup>. Vingt ans plus tard dans la *Justification du bien* il ne mentionne plus la Sophia, mais écrit: „Le vrai fondement de l'ordre moral parfait, c'est l'universalité de l'Esprit du Christ, capable de tout embrasser et régénérer. Dès lors, la tâche essentielle de l'humanité est d'accepter le Christ, rendant ainsi possible l'incarnation de Son Esprit en toute chose”<sup>6</sup>.

Le titre de son ouvrage que Soloviev traduisait en français par *La vérité du bien ou philosophie morale* plutôt que *Justification du bien*<sup>7</sup> est ainsi à la fois une histoire de la morale et une anticipation de son futur développement selon une „organisation indivisible d'un triple amour” envers Dieu (piété), envers le prochain (pitié) et à l'égard de la création matérielle (pudeur).

Pour présenter Jacques Maritain dont la vie a une durée qui est presque le double de celle de Soloviev, il faut citer Etienne Gilson: „Nul métaphysicien n'aura trouvé, dans la familiarité de l'éternel, le secret d'une familiarité plus parfaite dans son commerce intime avec les soucis quotidiens de son temps. Pas une question posée où que ce soit dans le monde, pourvu seulement qu'elle trahisse l'inquiétude sincère de la vérité, que Jacques Maritain ne l'entende et ne lui donne réponse. Pas un appel de ceux qui ont faim et soif de justice auquel sa voix ne se soit jointe, que ce fût celle de César ou celle du Christ. Littérature, art, science, éthique, politique nationale ou internationale, on ne voit aucun domaine de la vie et de la pensée de son temps qu'il n'ai personnellement habité, exploré et reconnu jusqu'à l'extrême limite de ses frontières, lieux naturels d'une pensée attentive à »distinguer pour unir« [...]. Ce n'est pas son moindre mérite d'avoir recrée au XXe siècle un climat spirituel comparable à celui du XIIIe siècle, où chacun disait la vérité d'une manière telle qu'aussitôt dite elle cessait de lui appartenir”<sup>8</sup>. Beau témoignage venant d'un historien de la philosophie, philosophe lui-même, qui, comme Maritain, s'était mis à l'école du grand théologien médiéval.

<sup>4</sup> Schelling in *Philosophie de la Révélation* ou *Philosophie positive* réintroduit Dieu et la révélation religieuse dans la philosophie (idéaliste). L'œuvre d'Auguste Comte, théoricien du culte de l'humanité, a impressionné Soloviev qui le combat dans sa thèse universitaire sous titrée „contre le positivisme” et le retrouve à la fin de sa vie (*Idée d'humanité* 1898). L'auteur du *Discours sur l'esprit positif* voulait être à la fois l'Aristote et le Paul de Tarse de l'âge positiviste. Soloviev se réclamait de Platon mais son christocentrisme commande toute son œuvre.

<sup>5</sup> V. SOLOVIEV, *Leçons sur la divino-humanité*, trad. Paris 1991, p. 122.

<sup>6</sup> Ibidem, p. 198.

<sup>7</sup> Lettre à Tavernier du 28 mai 1897.

<sup>8</sup> E. GILSON, J. MARITAIN, *Correspondance 1923–1971*, Paris 1991, p. 261–263.

Soloviev et Maritain ne furent qu'épisodiquement des professeurs, ils travaillèrent le plus souvent en dehors des institutions dans des contextes culturels et nationaux très différents. On peut parler de philosophie d'inspiration chrétienne avec Maritain et de philosophie christianisée chez Soloviev.

## 1. Le Bien moral chez Soloviev et Maritain

On verra successivement les prises de position des deux auteurs à propos du bien dans l'action morale. „Tout comme dans le monde animal la nécessité psychologique vient s'ajouter à la nécessité mécanique sans la supprimer, mais aussi sans s'y réduire – écrit Soloviev – de même, chez l'homme, à ces deux espèces de nécessité vient s'ajouter la nécessité de l'idée et de la raison ou nécessité morale. Elle comporte essentiellement que les motifs ou raisons suffisantes des actions des hommes ne se bornent pas aux images concrètes et particulières qui agissent sur la volonté au moyen des sensations plaisantes ou déplaisantes, mais que ces images peuvent être remplacées comme motifs et raisons suffisantes des actions de l'homme par l'idée rationnelle et universelle du bien agissant sur la volonté consciente sous la forme du devoir absolu ou, selon la terminologie de Kant, de l'impératif catégorique. Parlant plus simplement, l'homme peut faire le bien en dehors ou en contradiction de toutes considérations d'intérêt égoïste, au nom de l'idée même du bien par respect pour le devoir ou la loi morale”<sup>9</sup>.

Soloviev introduit aussi l'élément religieux naturel: „La religion naturelle donne une sanction rationnelle à toutes les exigences de la moralité. Si nous supposons que la raison nous dit directement qu'il est bon de soumettre la chair à l'esprit, qu'il est bon d'aider les autres et de reconnaître les droits d'autrui comme les nôtres, pour obéir à ces exigences de la raison, il faut croire en elle, croire que le bien que la raison réclame de nous n'est pas une illusion subjective, mais a des fondements réels et exprime la vérité et que cette vérité est grande et nous dépasse. Ne pas avoir une telle foi, c'est ne pas croire au sens de notre existence propres, c'est renoncé à la dignité de l'être raisonnable”<sup>10</sup>.

Il affirme, enfin, qu'il faut deux conditions pour choisir le bien, une connaissance suffisante de ce dernier et une réceptivité: „La question se pose sous cette forme: en supposant une connaissance nette et complète du bien, un être raisonnable peut-il se trouver tellement dépourvu de réceptivité par rapport au bien pour le rejeter absolument et définitivement, et choisir le mal?

<sup>9</sup> V. SOLOVIEV, op. cit., p. 18

<sup>10</sup> Ibidem, p. 91.

Un tel manque de réceptivité par rapport au bien (par ailleurs parfaitement reconnu) serait quelque chose d'absolument irrationnel<sup>11</sup>.

Cette approche consistant à donner une importance déterminante à la connaissance du bien dans la décision morale évoque Socrate et son grand disciple Platon pour lesquels la connaissance du bien décide de tout en matière éthique. Selon Aristote au contraire: „pour la possession des vertus, justement la force du savoir est négligeable, voire nulle, alors que les autres dispositions loin d'être négligeables, peuvent tout. Et ce sont elles précisément qui surviennent à force d'exécuter souvent ce qui est juste et tempérant<sup>12</sup>.

Maritain, va plus loin encore qu'Aristote en présentant les conditions concrètes de l'agir moral à propos de l'acte de liberté chez l'enfant: „Il s'abstient d'une action mauvaise parce qu'elle est mauvaise; donc il connaît la distinction entre le bien et le mal; il sait que le bien est à faire parce qu'il est bien (ordre de la valeur – obligation morale) et il se décide effectivement pour le bien, tournant librement vers lui son appétit naturel et nécessaire de son bien ou du bonheur (ordre de l'exercice et de la finalité): motivations qui transcendent tout l'ordre des désirs et des appétitions empiriques [...]. Ainsi faire le bien pour l'amour du bien implique nécessairement [...] qu'il y a un certain ordre inchangeable et qui cependant n'existe pas dans l'existence empirique, qui existe dans l'esprit comme vu et connu par l'esprit; disons un ordre idéal auquel nos actions doivent être consonantes et qui dépend de notre être même et de ce que nous sommes dans notre essence [...]. Bref, ce qui est impliqué dans le premier acte de liberté quand il est bon, c'est la notion d'une normalité ou loi des actes humains, loi naturelle qui transcende le monde des faits purs et simples<sup>13</sup>.

Toutefois, non seulement la simple connaissance du bien ne suffit pas, mais l'acquisition des vertus par l'exercice que recommandait Aristote, va se heurter à une réalité existentielle que le philosophe grec ignorait savoir, une nature humaine blessée qui exige la grâce pour faire le bien: „Nous ne pouvons pas ignorer si notre éthique est une philosophie morale adéquatement prise, et si nous tenons compte de l'état où se trouve concrètement, existentiellement, la nature humaine [...] qu'aimer Dieu efficacement par-dessus tout est depuis le péché d'Adam, impossible à l'homme avec les seules forces de la nature. Il faut pour cela la grâce qui guérit la nature et qui sanctifie. Or quand l'enfant fait son choix pour le bien honnête, ce choix nous l'avons vu, implique que, du même coup, fût-ce sans le savoir, il ordonne sa vie à Dieu comme à sa fin

<sup>11</sup> Ibidem, p. 22.

<sup>12</sup> ARISTOTE, *Éthique à Nicomache* II 1105 bl, Flammarion 2004.

<sup>13</sup> J. MARITAIN, *Neuf leçons sur les notions premières de la philosophie morale*, OC T. IX, Téqui 1951, p. 865–867.

ultime, donc aime Dieu plus que toutes choses; d'où il suit que le choix du bien honnête dans le premier acte de liberté n'est possible qu'avec la grâce sanctifiante"<sup>14</sup>.

## 2. La question du mal chez Soloviev et Maritain

Soloviev aborda la question du mal dans les *Leçons sur la divino-humanité* (1880): „N'ayant pas de principe physique, le mal doit donc avoir un principe métaphysique. La cause efficiente du mal ne peut-être individuel dans sa manifestation naturelle déjà conditionnée, mais l'être dans son essence éternelle absolue, dont relève sa volonté initiale immédiate. Si notre monde naturel, qui gît dans le mal et est une terre de malédiction et d'exil où poussent les ronces et les épines, est la conséquence inéluctable du péché et de la chute, ce n'est évidemment pas en lui que se trouve le principe du péché et de la chute, mais dans ce jardin divin où est planté l'arbre de vie mais aussi l'arbre de la connaissance du bien et du mal; en d'autres termes, le mal ne peut provenir initialement que du monde anténaturel éternel"<sup>15</sup>.

C'est „l'âme du monde" ou humanité idéale et libre qui serait à l'origine du mal. C'est Platon dans *Timée* qui fournit ici le vocabulaire sinon l'explication et il faudra attendre une expérience personnelle du mal qui s'exprime dans le *court récit sur l'Antichrist* pour avoir une autre interprétation du mal conforme à la Révélation chrétienne.

Dans *La justification du bien*, Soloviev évoque le mal en ces termes: „Dieu permet le mal dans la mesure où sa négation ou son anéantissement constitueraient une violation de la liberté humaine et seraient donc un plus grand mal puisque serait ainsi rendu impossible dans le monde le bien parfait, c'est-à-dire libre, d'autre part, Dieu permet le mal dans la mesure où il est possible à Sa Sagesse de tirer du mal un plus grand bien ou la plus grande perfection possible – ce qui est la cause de l'existence du mal"<sup>16</sup>. Une note indique qu'il se borne ici à une *réflexion de logique générale* et qu'il faudrait pour aborder ce sujet effectuer une „recherche métaphysique sur la nature de Dieu et de l'origine du mal dans le monde". Faute de cette approche, précise-t-il, on doit se borner à éviter personnellement le mal et à constater que la possibilité du mal peut résulter en un plus grand bien<sup>17</sup>. Ce traitement du mal

<sup>14</sup> Ibidem, p. 127. Il cite alors St Thomas indiquant que si le premier acte de liberté s'ordonne à la vraie fin qui est le bien comme valeur universelle, il tend même inconsciemment vers Dieu comme fin ultime, il est délivré du péché originel. Il peut ignorer le Christ, mais c'est dans la grâce du Christ qu'il tend à sa fin ultime par la charité théologique.

<sup>15</sup> V. SOLOVIEV, *Leçons...*, p. 133-134.

<sup>16</sup> V. SOLOVIEV *La justification...*, p. 177.

<sup>17</sup> Ibidem, p. 178.

par préterition fut soudainement complété dans la dernière œuvre de Soloviev par un récit sur l'Antichrist, incarnation humaine du mal.

Ce récit d'une quarantaine de pages commence par l'évocation du „pan mongolisme” qui inquiétait vivement Soloviev<sup>18</sup>. On assiste ensuite à l'avènement de l'Antichrist, ascète et philanthrope, qui s'impose comme nouvel Empereur romain de l'Europe unie, s'adjoint un pontife, Apollonius, évêque catholique *in partibus infidelium*, grand Magicien, et entreprend de contrôler les Eglises en organisant un Concile à Jérusalem. Il se heurte à une faible minorité de chrétiens authentiques rassemblée autour de Pierre, le pontife romain, de Jean le moine orthodoxe et de Pauli, professeur luthérien de Tübingen, symbolisant à eux trois, le petit reste des vrais disciples du Christ tandis que le grand nombre apostasie. Les juifs, revenus en Israël<sup>19</sup>, commencent par voir dans l'Antichrist le Messie attendu, mais bientôt désillusionnés, ils le combattent et constituent une armée sur le Mont du temple, qui s'apprête à affronter celle que l'Antichrist a rassemblée en Syrie avec les païens de toutes les nations. A ce moment là un gigantesque tremblement de terre sous la Mer morte engloutit l'armée de l'Antichrist et les juifs implorèrent le Dieu d'Israël lorsque le Ciel s'ouvre et le Christ apparaît dans sa gloire. La résurrection des juifs et des chrétiens exécutés par l'Antichrist inaugure alors un règne de mille ans<sup>20</sup>.

Ce récit légendaire se présente un peu comme le mythe platonicien qui invente une imagerie pour décrire une réalité qu'une analyse rationnelle ne suffirait pas à rendre. Le mal est un mystère que l'Antichrist incarne dans l'histoire. Le Christ est la vérité et l'Antichrist est le grand menteur qui pervertit l'humanité à commencer par les chrétiens eux-mêmes. La sérénité de la *Justification du bien* fait place à un pessimisme que le millénarisme final, du court récit ne parvient pas à dissiper complètement. Séraphin de Sarov avait dénoncé l'Antichrist et Dostoïevski, ami de Soloviev, avait peint des possédés, mais ce n'est qu'au siècle suivant que Raspoutine, Lénine et Staline donnèrent corps à des personnages historiques porteurs du mal et utilisant la Russie pour le répandre.

Maritain a traité du mal dans le *De Bergson à Thomas d'Aquin* (1944); *Court traité de l'existence et de l'existant* (1947); *Neuf leçons sur les notions premières* de la philosophie morale (1951); *Le péché de l'ange* (Revue thomiste avril-juin 1956) et *Dieu et la permission du mal* (1963). Il étudie le mal en s'inspirant étroitement de l'analyse de St Thomas. Le mal est la privation d'un

<sup>18</sup> De nouveau d'actualité avec la montée en puissance de la Chine qui compte 1 milliard 300 millions d'habitants contre 140 millions en Russie et 450 millions dans l'Europe des 25 en pleine crise démo graphique.

<sup>19</sup> Soloviev, très populaire chez les juifs russes, mourut en priant pour eux.

<sup>20</sup> Ap 20,1-6. Ce millénarisme que Justin et Irénée attendaient a été nié par Augustin, et Thomas d'Aquin. L'interprétation selon laquelle le Christ reviendrait visiblement régner sur la terre avant le Jugement dernier a été formellement écartée par un décret du Magistère romain (Saint Office 1944).

bien (Augustin) et faire le mal c'est d'agir sans regarder la règle que la raison propose. En faisant le mal moral l'homme fait le rien, „néantise” et entraîne dans l'univers de liberté qu'est chaque être raisonnable, une privation du bien d'où résultent la souffrance et la mort dues au déséquilibre personnel et même cosmique provoqué par la faute dans un monde dont les membres sont solidaires. Parlant en théologien plus qu'en philosophe, Maritain écrit: „La peccabilité de la créature est ainsi la rançon de l'effusion même de la Bonté créatrice, qui pour se donner personnellement au point de transformer en elle un autre qu'elle, doit être librement aimée d'amitié, et qui pour être librement aimée d'amitié doit faire des créatures libres, et qui pour les faire libres, doit les faire failliblement libres. Sans liberté faillible, pas de liberté créée; sans liberté créée, pas d'amour d'amitié entre Dieu et la créature, pas de transformation surnaturelle de la créature en Dieu, pas d'entrée de la créature dans la joie de son Seigneur, Et il était bon que cette suprême liberté fût librement conquise. Le péché-le mal-est la rançon de la gloire”<sup>21</sup>.

Dans *Dieu et la permission du mal* Maritain traite notamment des rapports entre la Grâce et la liberté en défendant *l'innocence absolue de Dieu*: „Tout ce que je fais de bien vient de Dieu et tout ce que je fais de mal vient de moi, parce que Dieu a la première initiative dans la ligne de l'être et que j'ai la première initiative dans la ligne du non être”<sup>22</sup>.

### 3. La philosophie morale appliquée à la société politique

Dans *La justification du bien* (1897) un dernier chapitre intitulé: *L'organisation morale de l'humanité dans son ensemble*<sup>23</sup> offre le tableau d'une société mondiale pacifiée où „La tâche religieuse, l'organisation de la piété dans l'Eglise, devait occuper la première place, tant parce qu'elle est essentielle que parce que, dans un certain sens, elle était la chose la plus simple et le moins conditionnée du côté humain. En effet, le lien de l'homme vis-à-vis du principe absolu qui lui est révélé ne peut être déterminé par rien d'autre que par ce principe lui-même, puisque rien n'est supérieur”<sup>24</sup>. Il poursuit en évoquant la vocation d'un futur Etat chrétien non pas intolérant comme au Moyen Âge, mais accueillant aux valeurs humanitaires du monde moderne<sup>25</sup>.

<sup>21</sup> J. MARITAIN, *De Bergson à Thomas d'Aquin*, Paris 1947, p. 282.

<sup>22</sup> J. MARITAIN: *Dieu et la permission du mal*, OCXII, p. 51.

<sup>23</sup> V. SOLOVIEV, *La justification...*, p. 404.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 459.

<sup>25</sup> Jacques Maritain qui connut Nicolas Berdiaev, disciple à sa manière de Soloviev, proposa dans son ouvrage *Humanisme intégral* (1936) de distinguer la *chrétienté sacrale* du Moyen Âge

Soloviev, on l'a vu, avait structuré sa philosophie morale autour de trois sentiments, la pudeur à l'égard du corps, la pitié à l'égard des égaux et la piété vis-à-vis des supérieurs. Ce tripartisme évoque la hiérarchie platonicienne de la cité, philosophes, guerriers et agriculteurs et même de la personne tête, cœur, ventre. Soloviev l'applique à la société politique mondiale en plaçant l'Église, au sommet comme expression par excellence de la piété, puis l'État qui doit organiser la solidarité qu'inspire le sentiment de la pitié, enfin la vie familiale et économique que Soloviev met sous le signe de l'ascétisme relève de la pudeur. Ces catégories, ces distinctions structurent la cité humaine que Soloviev dépeint à la veille de sa mort et avant d'écrire le *Court récit* eschatologique qui révèle l'échec spirituel des États-Unis d'Europe devenu le sommet de la société mondiale après s'être libérés des mongols.

On pourrait qualifier la cité humaine décrite dans la *Justification du bien*, comme un *Nouveau Moyen Âge* (Berdiaev) ou même une *Chrétienté profane* (Maritain). La théocratie (libre) que Soloviev avait envisagée dans un premier temps laisse place à une société politique où l'État a davantage d'autonomie par rapport à l'Église avec au-dessus des deux institutions un rôle de contrôle spirituel donné au „prophétisme”.

Soloviev a perçu l'enjeu de la question sociale au moment où le marxisme s'imposait à l'intelligentsia russe<sup>26</sup>: „Les socialistes et leurs adversaires apparents – les ploutocrates – se donnent inconsciemment la main sur le point essentiel. La ploutocratie soumet les masses du peuple à ses intérêts cupides égoïstes, en dispose à son propre avantage, n'y voyant que des travailleurs, des producteurs de richesses matérielles. Le socialisme proteste contre »semblable exploitation«, mais sa protestation est superficielle, elle est dépourvue de fondement de principe, puisque le socialisme lui-même ne reconnaît en l'homme qu'un agent économique (ou, en tout cas, plus que tout et avant tout) – et s'il n'est que cela, il n'y a pas de raison essentielle pour le protéger contre cette exploitation”<sup>27</sup>.

Jacques Maritain pouvait trouver chez Saint Thomas l'idée d'une troisième cité entre Babylone et Jérusalem, la cité proprement humaine, telle qu'elle pouvait se présenter sous ses yeux à l'apogée du Moyen Âge, huit siècles après St Augustin. Mais cette cité historique avait définitivement disparu et se trouvait remplacé dans la France du XXe siècle par une cité profondément sécularisée où l'État venait de se séparer de l'Église au nom d'une laïcité radicale. Le rêve d'Auguste Comte d'un christianisme sans le Christ trouvait

---

d'une possible *chrétienté profane* pluraliste. Paul VI en parlant de *Civilisation de l'amour* reprit d'une certaine manière l'idée de Maritain et indirectement celle de Soloviev dont Berdiaev se souvient probablement dans son ouvrage: *Un nouveau Moyen Âge* (1924), trad. L'Âge d'homme 1985.

<sup>26</sup> En 1899, LÉNINE exilé en Sibérie publiait *Le développement du capitalisme en Russie*.

<sup>27</sup> V. SOLOVIEV, *La justification...*, p. 337.

des échos aussi bien à gauche chez les anticléricaux, qu'à droite chez Maurras. St Thomas contrairement à St Augustin n'a pas développé de théologie de l'histoire et on peut penser que c'est sous l'influence de Berdiaev<sup>28</sup>, lui-même disciple de Soloviev, que Maritain a développé une philosophie de l'histoire dans *Humanisme intégral* (1936). Distinguant une *chrétienté sacrée* médiévale et une *chrétienté profane* future de style pluraliste et démocratique. Comme Soloviev, Maritain pense qu'une conception évangélique de la religion prévaudra sur une conception politique de la religion dont l'autocratie russe était l'exemple extrême. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale Maritain écrivait: „Tout chrétien souhaite l'avènement d'un ordre vraiment chrétien du monde, d'un Etat réellement et organiquement chrétien, et professant extérieurement du christianisme. Mais l'histoire nous oblige à reconnaître que tant que l'Etat n'est pas chrétien dans ses structures vitales, et tant qu'en se disant chrétien il n'exprime pas le vœu profond et la foi exultante des personnes humaines qui le composent, l'Etat politique, toujours menacé par les principautés démoniques dont parle saint Paul, ne professe extérieurement le christianisme qu'aux dépens du christianisme lui-même. Il ajoute: A vrai dire l'idée même d'un Etat chrétien apparaît aujourd'hui (1947) comme quelque chose de bien éloigné”<sup>29</sup>.

<sup>28</sup> *Un nouveau Moyen Âge* de N. Berdiaev date de 1924. Sa critique du monde moderne et de son individualisme est mieux inspirée que ses propositions positives: „Sous quels traits se dessine le Nouveau Moyen Âge? Il est plus facile de saisir les traits négatifs que les traits positifs. C'est avant tout [...] la fin de l'humanisme, de l'individualisme, du libéralisme formel de la culture des temps nouveaux et le début d'une nouvelle époque religieuse collective dans laquelle doivent être révélés des forces et des principes opposés. Le royaume humaniste se décompose et se divise en un communisme athée et un anti-humanisme poussé à l'extrême et en une Eglise du Christ qui doit rassembler en elle toute existence authentique” (Edition Age d'homme 1985, p. 72). Maritain n'acceptera pas la liquidation de l'humanisme et de la démocratie préconisée par Berdiaev dans son ouvrage de 1924, mais voudra au contraire les purifier et trouvera dans l'exemple américain des années 50 (*Réflexions sur l'Amérique*, 1958) des éléments d'une chrétienté biblique (de style protestant) compatible avec la démocratie. Dans *De Bergson à Thomas d'Aquin* Maritain écrit à propos de Berdiaev: „Mais même en disputant avec lui, on reçoit toujours de lui cette stimulation précieuse qui vient de l'esprit en quête de l'être Et dans l'ordre de la philosophie morale et sociale, et surtout de la philosophie de l'histoire, ou, comme il dit de l'historiosophie qui est son champ de réflexion préféré, il nous apporte des intuitions concrètes fécondes qui éclairent beaucoup des problèmes pratiques les plus urgents de notre temps” (p. 123).

<sup>29</sup> *De Bergson à Thomas d'Aquin*, p. 148. Notons que Paul VI qui traduisit Maritain et se plaisait à reconnaître l'influence qu'avait exercé sa pensée sur la sienne, fut le pape prophétisant la „civilisation de l'amour” en ces termes „La sagesse de l'amour fraternel, qui a caractérisé le cheminement historique de l'Eglise en s'épanouissant en vertus et en oeuvres qui sont ajusté titre qualifiées de chrétiennes, explosera avec une nouvelle fécondité, dans un bonheur triomphant, dans une vie sociale régénératrice. Ce n'est pas la haine, ce n'est pas la lutte, ce n'est pas l'avarice qui seront sa dialectique, mais l'amour, l'amour generateur d'amour, l'amour de l'homme pour l'homme. Ce n'est pas quelque intérêt provisoire et équivoque qui l'inspirera, ni une condescendance imprégnée d'amertume et d'ailleurs mal tolérée, mais l'amour même que nous te portons à toi, ô Christ! découvert dans la souffrance et dans le besoin de notre semblable, quel qu'il soit. La civilisation de l'amour l'emportera sur la fièvre des luttes sociales implacables et donnera au monde la transfiguration tant attendue de l'humanité finalement chrétienne”. Homelie du 25 décembre 1975.

Maritain publia en 1953 *Man and the State* qui se ressent du lieu de sa rédaction. Impressionné par la démocratie américaine et notant après Tocqueville, que la religion faisait bon ménage avec cette laïcité positive alors qu'en France le laïcisme est synonyme d'anticléricalisme, il entre dans les détails d'une société civile ayant un consensus biblique permettant aux chrétiens et notamment aux catholiques de proposer les valeurs dont ils se réclament tout en coopérant avec ceux qui pensent autrement.

La philosophie politique de Soloviev et celle de Maritain ont connu une incontestable évolution.

Soloviev a commencé par un idéal théocratique libre, puis s'est rallié à un idéal de cité laissant une large autonomie à l'Etat, représentant la *pitié organisée*, et accordant à l'Eglise, représentant la *piété organisée* une mission surtout spirituelle, sans oublier le rôle du „prophète”. Mort en 1900, il ne pouvait guère imaginer la suite et le rôle que jouerait son pays. On attendait la Troisième Rome, écrivit au lendemain de la Révolution de 1917, Serge Boulgakov, et ce fut la Troisième Internationale! Soloviev en devenant soudainement fort pessimiste avec le *Court récit sur l'Antichrist* se montrait singulièrement prophétique en dénonçant l'apostasie latente des chrétiens. On peut ajouter aujourd'hui que ses craintes de citoyen russe à l'égard de la Chine ont repris de l'actualité. Maritain a d'abord été favorable au monarchisme dans des contextes politiques et personnels bien particuliers. Le laïcisme français, au moins au lendemain de la séparation de 1905, avait pris un caractère anticatholique marqué et l'Action Française fondée par Charles Maurras qui n'était pas catholique, proposait de défendre les intérêts politiques de l'Eglise en se réclamant du régime monarchique historique. Nouveau converti (1906) Maritain s'intéressait surtout à la religion et à la philosophie de St Thomas. La condamnation de *l'Action Française par Rome* (1926), mit en évidence l'ambiguïté d'une politique d'inspiration positiviste. Maritain, comme le fit Pie XII dans les grands messages de Noël durant la seconde guerre mondiale, reconnut la valeur de la démocratie que l'exemple nord américain illustrait positivement. En paraphrasant Newman, on peut dire que pour rester le même lorsque tout change, il faut aussi changer ce qui est contingent pour mieux conserver l'essentiel<sup>30</sup>.

Soloviev et Maritain ont proposé une sagesse vitalemment chrétienne selon deux dimensions, personnelle d'abord avec un idéal christocentrique et non pas seulement anthropocentrique, et une dimension de citoyenneté mondiale<sup>31</sup>.

<sup>30</sup> En réalité, cette adaptation de l'enseignement de l'Eglise catholique aux circonstances est inaugurée par Léon XIII et notamment dans le cadre politique de la France lorsque les catholiques ont été invités à ne pas associer trop étroitement leur foi religieuse avec un type (monarchique) de régime politique (Ralliement).

<sup>31</sup> SOLOVIEV dans *La justification du bien* s'efforce de montrer comment ces traditions préparent le christianisme, il écrivit aussi sur Mahomet de manière positive. Maritain par des contacts personnels

L'un et l'autre ont aussi privilégié Israël. Soloviev défendait les juifs discriminés et même parfois persécutés dans l'empire tsariste<sup>32</sup>, tandis que Maritain, qui avait épousé une juive russe, se fit le dénonciateur infatigable de l'antisémitisme<sup>33</sup>.

#### 4. Portée de la contribution de Soloviev et Maritain à la philosophie morale

La contribution de Soloviev est très originale<sup>34</sup> et, on l'a vu, marquée par Platon qui considèrait avec Socrate que la connaissance était l'élément essentiel de la conduite morale. Sa division tripartite des sentiments: pudeur, pitié et piété s'inspire aussi de Platon, mais deux au moins, la pudeur et la pitié doivent quelque chose à Schopenhauer qui voulait introduire certains traits du Bouddhisme en occident. Avant tout Soloviev est chrétien, un chrétien oriental, un orthodoxe russe dont les difficultés avec son Eglise ont entraîné des épreuves plus que des doutes. L'idéal moral pour Soloviev c'est la sainteté, une sainteté prophétique dont le modèle est le Christ, vrai Dieu et vrai homme. Lorsqu'il meurt, en 1900, l'intelligentsia russe, qui s'éloignait du christianisme depuis les années 60, va connaître un mouvement partiel de conversion au christianisme qui avait été inauguré par Gogol et Dostoïevski mais c'est surtout Soloviev et son œuvre philosophique qui ont donné des fondements intellectuels à ce retour en réintroduisant la métaphysique contre le positivisme régnant, un peu comme en France avec Bergson vers la même époque. Il a exercé une influence sur des théologiens comme S. Boulgakov, des philosophes comme N. Berdiaev et S. Frank, des poètes comme V. Ivanov et même sur ses contradicteurs comme Leontiev et Rozanov. En revanche Tolstoï dont Lénine fit l'apologie lorsqu'il mourut, resta réfractaire à la pensée de Soloviev qui alla jusqu'à faire du célèbre romancier une figure de l'Antichrist dans le *Court récit*. Une autre personnalité hostile à Soloviev c'est Konstantin Pobiedonostsev, Haut Procureur du Saint Synode et maître de l'Eglise orthodoxe russe pendant un quart de siècle (1881–1905). Ce juriste mystique, théoricien du nationalisme religieux russe, ne pouvait guère supporter les prophètes.

---

et grâce à deux auteurs très proches Louis Gardet et Louis Massignon pour l'Islam et Olivier Lacombe pour l'Inde, sans oublier René Grousset Vincent Lebbe pour la Chine, se tenait au courant de ces univers religieux et culturels.

<sup>32</sup> V. SOLOVIEV, *Les juifs et la question chrétienne*.

<sup>33</sup> J. MARITAIN, *Israël parmi les nations' L'impossible antisémitisme*.

<sup>34</sup> S. BOULGAKOV fait des réserves sur cette originalité, mais Radlov (introduction aux œuvres complètes) pense que c'est la contribution majeure de Soloviev à la philosophie.

Maritain, ami des artistes et des mystiques, s'est mis une fois pour toute à l'école de saint Thomas d'Aquin un peu après sa conversion<sup>35</sup>. Il y resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie en apportant un vrai génie dans l'intelligence des lumières philosophiques qu'il puisait chez le grand théologien et en les appliquant à d'innombrables domaines de la philosophie et même de la théologie. Etienne Gilson n'hésitait pas à dire que de pareil philosophe ne se révélait que tous les 4 siècles! Son originalité n'est donc pas comme Soloviev d'avoir proposé une structure nouvelle de la philosophie morale, mais d'avoir explicité en philosophe un trésor existant dû à un théologien considéré par les catholiques comme le „docteur commun” dont le philosophe privilégié est non pas Platon, mais Aristote. Indiquons pourtant l'idée maritainienne de „philosophie morale adéquatement prise” qui tient compte de la situation existentielle d'une humanité blessée par le péché originel ce qui exige une lumière surnaturelle pour en prendre la mesure et la grâce pour bien agir. Nous avons déjà indiqué la contribution de Maritain dans le domaine politique.

Le néo-thomisme, mal nommé, a connu en un siècle (1879–1965) une sorte de monopole chez les catholiques et puis on a assisté à un reflux au lendemain du Concile. Les documents pontificaux continuent à citer régulièrement le docteur angélique, mais la scolastique que l'on enseigne dans les séminaires et les universités catholiques, est plus rare dans la littérature théologique<sup>36</sup>. Pour Soloviev qui a connu en Russie un renouveau d'intérêt avec la chute du communisme la situation est peut-être moins favorable aujourd'hui d'autant qu'il n'est pas considéré comme un auteur classique dans la formation des clercs orthodoxes.

---

<sup>35</sup> C'est Raïssa Maritain qui commença à lire saint Thomas.

<sup>36</sup> On peut prendre le cas de l'œuvre d'un théologien célèbre, Urs von Balthasar fort critique à l'égard du néo-thomisme et *a contrario* le silence sur l'œuvre considérable de Charles Journet.